

Réaction de Daniel Cornu : "Nous sommes tous médusés lorsqu'on nous révèle à quel point nous sommes prisonniers des stéréotypes"

Autor(en): **Cornu, Daniel / Dussault, Andrée-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[91] (2003)**

Heft 1473 [i.e. 1472]

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282549>

Nutzungsbedingungen

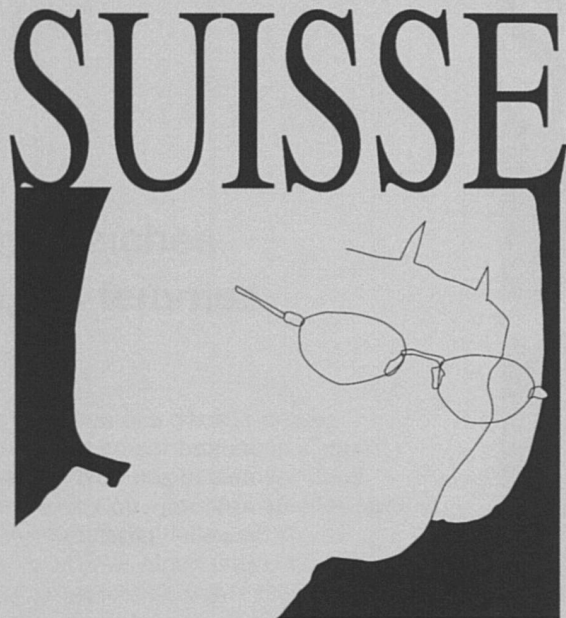
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



JOËLLE FLUMET

Réaction de Daniel Cornu

« Nous sommes tous médusés lorsqu'on nous révèle à quel point nous sommes prisonniers des stéréotypes »

Ethicien, vice-président du Conseil suisse de la presse et directeur du Centre romand de formation des journalistes (CRFJ) à Lausanne, Daniel Cornu se positionne par rapport à l'éventuel sexisme véhiculé par la presse écrite. Entrevue.

Propos recueillis par Andrée-Marie Dussault

Selon la recherche de Sylvie Durrer, les femmes sont quantitativement moins bien représentées que les hommes dans la presse écrite. A titre d'exemple, elles sont citées dans 16% des cas, alors que des hommes le sont dans 85% des cas. Comment réagissez-vous à cette différence de traitement ?

Je me demande si les femmes sont vraiment mieux représentées dans les milieux où les médias sont susceptibles d'interroger des acteurs sociaux qu'elles ne le sont dans la presse. Prenons l'exemple des sportives : elles sont très nombreuses certes, mais globalement, elles sont peu représentées dans les sports d'équipe les plus populaires en Suisse comme le foot ou le hockey. En revanche, elles occupent une grande place dans des sports non dominants comme le volleyball ou le basketball, mais ceux-ci sont moins couverts par les médias. Dans d'autres sports dominants, comme le tennis ou le ski où de nombreuses femmes s'illustrent, peut-on maintenir que les médias parlent moins des femmes que des hommes ? Non. Cela dit, je crois qu'il y a d'autres déterminants que le sexe dans le choix des journalistes quant aux personnes interrogées.

Que pensez-vous du traitement qualitatif réservé aux femmes par la presse écrite ; aux commentaires sur l'apparence des politiques ou des sportives, par exemple ?

Je retournerais la question en demandant si les joueuses de tennis sont insensibles à leur apparence et à ce qu'en disent les journalistes. Est-ce qu'elles apprécieraient qu'ils y soient totalement indifférents, que personne n'y prête attention ? Je ne le pense pas. Quand les sœurs Williams se mettent des perles de couleur dans les cheveux ou portent des habits sexy, elles s'attendent à ce qu'on les remarque. En politique, ce n'est pas compliqué : sur la tenue des hommes, il n'y a rien à dire ! Ils sont tous habillés de la même façon !

Est-ce que la lutte contre les stéréotypes sexistes peut faire partie intégrante de l'éthique journalistique ?

La mise en garde contre toutes les formes de discrimination fait partie de l'éthique journalistique. Je refuse l'usage exclusif de l'adjectif «sexiste», car la discrimination ne peut se réduire aux rapports hommes-femmes. Pourquoi privilégier la femme par rapport à d'autres groupes sociaux, en particulier par rapport aux diverses minorités ? Je suis conscient que les femmes peuvent être victimes d'un certain nombre de stéréotypes, d'un mode de langage ou d'une conception générale de la place qu'elles devraient occuper dans la société, lesquels peuvent se manifester notamment par des remarques sur leur tenue vestimentaire. A mes yeux, cela s'inscrit dans des préoccupations plus vastes dont font parties les discriminations à caractère sexuel, mais aussi toutes les autres formes de discriminations, qu'elles soient à caractère racial, ethnique ou religieux. Je suis membre de la Commission fédérale contre le racisme et je pense qu'il faut aussi rendre attentifs les journalistes à la manière de traiter les minorités culturelles, question qui me semble peut-être plus urgente en Suisse aujourd'hui.

Pour faire en sorte que les stéréotypes sexistes éventuels soient moins véhiculés dans la presse, Sylvie Durrer suggère, parmi d'autres stratégies, d'inclure à la formation des journalistes un volet sensibilisant les stagiaires aux rapports sociaux de sexes. Qu'en pensez-vous ?

Il y a mille voies possibles pour promouvoir l'égalité de traitement entre les sexes dans le cadre de la presse écrite : des colloques, des publications, etc. La mission principale du CRFJ est de transmettre en neuf semaines un savoir-faire, des connaissances et des références à des normes de déontologie. Le contenu des cours peut évidemment toujours être discuté. Lorsque je suis arrivé à la tête du CRFJ, il y avait dans le programme un cours sur l'information militaire... On peut se demander si un tel enseignement doit faire partie du bagage des journalistes. Ces jours-ci peut-être (*rire*) ! Les discriminations relèvent plutôt de normes déontologiques. Le CRFJ n'a pas à éduquer les stagiaires dans le sens du *politically correct*. Plus les années passent et plus je suis convaincu que l'information doit passer par la liberté, le respect des faits et des personnes, minorités incluses, mais qu'elle ne doit pas s'articuler autour d'un principe de justice qui orienterait par la force des choses la recherche de la vérité. Le bon journalisme ne fait pas dans le militantisme.

D'après une enquête récente, les journalistes se situent plutôt à gauche de l'échiquier politique. Dans le cadre de sa recherche, Sylvie Durrer a affirmé que dans les rédactions, les journalistes tenaient un discours égalitaire et tombaient de leur chaise lorsqu'ils apprenaient les résultats de son travail. Comment expliquer le paradoxe entre le discours des rédactions et le contenu que l'on retrouve dans la presse romande ?

Dans la vie quotidienne, comme dans la vie professionnelle, on véhicule un certain nombre de stéréotypes. Le propre du stéréotype, c'est qu'il circule sans que ceux qui les émettent ne s'en rendent compte. Nous sommes tous médusés lorsqu'on nous révèle à quel point nous sommes prisonniers des stéréotypes. D'ailleurs, je suis convaincu que ceux-ci ne sont pas l'apanage des hommes. Je ne suis pas certain qu'il n'y ait pas eu de femmes journalistes qui n'aient pas brocardé les gros muscles d'Amélie Mauresmo ou commenté les petites tenues d'Anna Kournikova...

Les rédactions romandes n'ont pas de politique claire quant à la féminisation du langage, qu'en pensez-vous ?

Il y a un flottement, certes. Il s'agit pour moi de l'affaire des rédactions. Ce n'est pas simple. Par rapport à la féminisation des noms de métiers, j'estime que les fonctions ont un genre, j'ai envie qu'on respecte le genre de la fonction. Personnellement, la question ne me préoccupe pas ; elle m'interpelle peu. De ce point de vue, je suis plutôt conservateur - par respect pour la langue - et je l'assume ! •

Elections fédérales 1999 : la présence médiatique des candidates et candidats

Lors des élections fédérales de 1999, les candidatures féminines ont atteint une proportion de 35%. Dans ses émissions pré-électorales, la télévision n'a toutefois accordé aux candidates qu'un temps de parole de 18%. C'est ce qui ressort d'une étude réalisée par Bettina Nyffeler, spécialiste en sciences sociales et des médias, présentée lors du colloque «*Politiquement correct – un point, c'est tout*» tenu le 7 mars sur l'image des femmes et des hommes véhiculée par l'information politique. Les données reposent sur une analyse globale de l'offre de d'informations diffusées aux heures d'écoute principales par les chaînes TV SRG SSR de toutes les régions linguistiques et par les télévisions privées à diffusion régionale-linguistique durant les quatre semaines précédant les élections. L'analyse a en outre porté sur les «spécial élections» diffusés par les radios SRG SSR dans toutes les régions linguistiques et montré qu'avec un temps de parole de 31%, les candidates étaient mieux représentées à la radio qu'à la télévision. En sus de la présence médiatique des candidats hommes et femmes, l'étude a également mis en lumière celle des journalistes hommes et femmes. Toutes chaînes confondues, les journalistes étaient présentes avec un temps de parole de 24% dans les sujets électoraux diffusés par la télévision. Comme les candidates, les journalistes femmes étaient elles aussi impliquées plus fortement dans les émissions électorales sur les chaînes radio : 40% du temps de parole imparti aux journalistes des deux sexes est en effet allé aux femmes.